

LABORATOIRE DE RECHERCHE EN PSYCHOPATHOLOGIE
CLINIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PROVENCE

SÉMINAIRE DE RECHERCHE :
LA BIBLE ET DES PSYCHANALYSTES

ANNÉE UNIVERSITAIRE 2003-2004
SEPTIÈME RENCONTRE (13 mars 2004)

« SAÛL - DAVID »

Aix-en-Provence

novembre 2004

Un grand merci à Madeleine CHAUCHE qui, avec une grande patience et persévérance a transcrit toutes les interventions, nous permettant de disposer ainsi des actes de ce septième séminaire. Merci aussi à tous ceux qui par leur dévouement contribuent à la bonne organisation de nos rencontres.

Laboratoire de Recherche en Psychopathologie Clinique

UNIVERSITE DE PROVENCE

Séminaire de recherche

La Bible et des Psychanalystes

Colloque du samedi 13 mars 2004 : "SAÛL - DAVID"

- Responsables du Séminaire :
- Odile FALQUE ☞ Psychanalyste (Paris)
 - Jean-François NOEL ☞ Prêtre, psychanalyste (Aix-en-Provence)
- Ouverture des débats avec :
- Gérard BONNET ☞ Psychanalyste, directeur de l'ECPI (Paris)
 - Bernard FORTHOMME ☞ Philosophe (Paris)
 - Nicole JEAMMET ☞ Maître de Conférence (Paris V)
 - Jean-François NOEL ☞ Prêtre, psychanalyste (Aix-en-Provence)
- Discutants :
- Gérard BONNET ☞ Psychanalyste, directeur de l'ECPI (Paris)
 - Bernard FORTHOMME ☞ Philosophe (Paris)
 - Philippe GUTTON ☞ Professeur des Universités, Psychanalyste, Directeur de la Revue *Adolescence*
 - Nicole JEAMMET ☞ Maître de Conférences (Paris V)
 - Anne LANNEGRACE ☞ Psychanalyste (Paris)
 - Henri MADELIN ☞ Politologue, jésuite (Paris), rédacteur en chef des *Études*
- Modérateurs :
- Odile FALQUE ☞ Psychanalyste (Paris)
 - Philippe GUTTON ☞ Professeur (Université de Provence), psychanalyste
 - Jean-François NOEL ☞ Prêtre, psychanalyste (Aix-en-Provence)

Brève bibliographie récente sur le sujet

- | | | |
|-------------------|---|---|
| Gérard BONNET | <i>Les mots pour guérir</i>
<i>Le transfert dans la clinique psychanalytique</i> | Payot, 1999
Réed. PUF 1999 |
| Odile FALQUE | <i>Dieu, l'adolescent et le psychanalyste,</i>
<i>Expérience mystique</i>
<i>De l'enfer</i> | Paris, L'Harmattan, 1998
<i>Revue Adolescence</i> , 1998, 16, 2
<i>Revue Adolescence</i> , 2002, 20, 4 |
| Bernard FORTHOMME | <i>L'être et la folie</i>
<i>L'acédie monastique</i>
<i>L'expérience de la guérison</i>
<i>La folie du roi Saül</i>
<i>Sainte Dymphna et l'inceste</i>
<i>Par excès d'amour. Les stigmates de François d'Assise</i>
<i>La Jalousie (à paraître)</i> | Vrin 1997
Le Seuil 2000
Le Seuil 2002
Le Seuil 2002
L'Harmattan, 2004
Ed. Franciscaines, 2004
Lessius, 2005 |
| Philippe GUTTON | <i>Psychothérapie et adolescence</i>
<i>Violence et adolescence</i>
<i>Adolescence</i> | Paris, PUF, 2000
Paris, In Press, 2002
<i>Revue</i> |

Nicole JEAMMET	<i>La haine nécessaire</i> <i>Le plaisir et le péché</i>	Paris, PUF, 1989 Desclée de Brouwer, 1998
Henri MADELIN	<i>Les chrétiens entrent en politique</i> <i>Dieu et César, Essai sur les démocraties occidentales</i> <i>Sous le soleil de Dieu</i> <i>Jeunes sans rivages</i> <i>Études</i>	Le Cerf, 1975 Desclée de Brouwer, 1994 Bayard, 1996 Desclée de Brouwer, 2002 Revue
Jean-François NOEL	<i>Le point aveugle,</i> <i>Le bigot et le pèlerin</i>	Paris, Cerf, 2000 Paris, Cerf, 2002

LA BIBLE ET DES PSYCHANALYSTES

Colloque du samedi 13 mars 2004 : "*SAÛL - DAVID*"

Matinée

- Jean-François NOEL : Nous allons commencer notre séminaire sur le premier livre de Samuel. C'est la première fois que nous prenons un texte si long.

Je présente nos invités du jour : Nicole Jeammet, maître de conférences à Paris V, Gérard Bonnet, psychanalyste à Paris, lesquels ont déjà participé à certains de nos précédents séminaires ; Bernard Forthomme, philosophe, professeur aux Facultés jésuites de Paris ; Henri Madelin, politologue, enseignant à Sciences-Po et rédacteur en chef de la revue *Études*. La consigne est très simple, nous ne faisons pas d'exégèse, nous lisons le texte en associant librement. Ainsi, nous avons les interprétations les plus folles mais nous essayons aussi de nous entendre les uns les autres, d'écouter le texte qui servira de base à notre journée.

Je ne vais pas présenter l'ensemble du livre de Samuel qui nous servira de base mais pour nous mettre dans l'oreille la parole biblique je vais en lire trois extraits. Le premier est tiré du chapitre 16, 14-23 :

16 ¹⁴ L'esprit de Yahvé s'était retiré de Saül et un esprit mauvais, venu de Yahvé, le tourmentait. ¹⁵ Les serviteurs de Saül lui dirent : "Voici qu'un mauvais esprit de Dieu te tourmente. ¹⁶ Que notre seigneur parle. Tes serviteurs sont à ton service. Ils chercheront un homme qui sache jouer de la cithare : quand un mauvais esprit de Dieu t'assailira, il en jouera et tu iras mieux." ¹⁷ Saül dit à ses serviteurs : "Trouvez-moi donc un homme qui joue bien et amenez-le-moi." ¹⁸ L'un des serviteurs prit la parole et dit : "J'ai vu un fils de Jessé, le Bethléémite : il sait jouer, et c'est un vaillant guerrier. Il parle avec discernement. C'est un bel homme et Yahvé est avec lui." ¹⁹ Saül envoya donc des messagers à Jessé et lui fit dire : "Envoie-moi ton fils David (qui est avec le troupeau)." ²⁰ Jessé prit un âne : du pain, une outre de vin, un chevreau et fit tout porter à Saül par son fils David. ²¹ David arriva auprès de Saül et se mit à son service. Il l'aima

beaucoup et David devint son écuyer. ²² Saül envoya dire à Jessé : "Que David reste à mon service, car il a trouvé grâce à mes yeux." ²³ Ainsi, chaque fois que l'esprit de Dieu assaillait Saül, David prenait la cithare et il en jouait. C'était une détente pour Saül. Il allait mieux et le mauvais esprit s'écartait de lui.

18 ⁶ À leur retour, quand David revint, après avoir battu le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi Saül pour chanter en dansant, au son des tambourins, des cris d'allégresse et des sistres. ⁷ Les femmes qui s'ébattaient chantaient ceci : "Saül a tué ses milliers, et David ses myriades." ⁸ Saül fut très irrité et cette affaire lui déplut. Il dit : "On a donné les myriades à David et à moi les milliers, il ne lui manque plus que la royauté !" ⁹ Saül regarda David de travers à partir de ce jour-là. ¹⁰ Le lendemain, un mauvais esprit de Dieu fondit sur Saül qui entra en transe au milieu de sa maison. David jouait de la cithare comme les autres jours et Saül avait sa lance à la main. ¹¹ Saül jeta sa lance et dit : "Je vais clouer David au mur !", mais David l'évita par deux fois. ¹² Saül craignit David, car Yahvé était avec celui-ci et de Saül il s'était détourné. ¹³ Alors Saül l'écarta d'auprès de lui et l'institua chef de mille : il sortait et rentrait à la tête du peuple. ¹⁴ Dans toutes ses expéditions, David réussissait et Yahvé était avec lui. ¹⁵ Voyant qu'il réussissait très bien, Saül le craignait, ¹⁶ mais tous en Israël et en Juda aimaient David, car il sortait et rentrait à leur tête.

24 ⁶ Après quoi, le cœur lui battit, d'avoir coupé le pan du manteau de Saül. ⁷ Il dit à ses hommes : "Que Yahvé m'ait en abomination si je fais cela à Monseigneur, l'oint de Yahvé, en portant la main sur lui, car il est l'oint de Yahvé." ⁸ Par ces paroles David retint ses hommes et ne leur permit pas de se dresser contre Saül. Saül se redressa, quitta la grotte et alla son chemin. ⁹ David se leva ensuite, sortit de la grotte et lui cria : "Monseigneur le roi !" Saül regarda derrière lui et David s'inclina jusqu'à terre et se prosterna. ¹⁰ Puis David dit à Saül : "Pourquoi écoutes-tu les gens qui disent : "Voici que David cherche ton malheur" ? ¹¹ En ce jour même, tes yeux ont vu comment Yahvé t'avait livré aujourd'hui entre mes mains dans la grotte. On a parlé de te tuer, je t'ai épargné et j'ai dit : Je ne porterai pas la main sur mon seigneur, car il est l'oint de Yahvé. ¹² O mon père, vois, vois donc le pan de ton manteau dans ma main : puisque j'ai pu couper le pan de ton manteau et que je ne t'ai pas tué, comprends et vois qu'il n'y a chez moi ni méchanceté ni crime. Je n'ai pas péché contre toi alors que, toi, tu tends des embûches à ma vie pour me l'enlever. ¹³ Que Yahvé soit juge entre moi et toi, que Yahvé me venge de toi, mais je ne porterai pas la main sur toi. ¹⁴ Comme dit l'ancien proverbe : Des méchants sort la méchanceté je ne porterai pas la main sur toi. ¹⁵ Après qui le roi d'Israël s'est-il mis en campagne, après qui cours-tu ? Après un chien crevé, après une simple puce ! ¹⁶ Que Yahvé soit l'arbitre, qu'il juge entre moi et toi, qu'il examine et défende ma cause et qu'il me rende justice en m'arrachant à ta main !" ¹⁷ Lorsque David eut achevé de parler ainsi à Saül, celui-ci dit : "Est-ce bien ta voix, mon fils David ?" Et Saül se mit à crier et à pleurer. ¹⁸ Puis il dit à David : "Tu es plus juste que moi, car tu m'as fait du bien et moi je t'ai fait du mal. ¹⁹ Aujourd'hui, tu as révélé ta bonté pour moi, puisque Yahvé m'avait livré entre tes mains et que tu ne m'as pas tué. ²⁰ Quand un homme rencontre son ennemi, le laisse-t-il aller

bonnement son chemin ? Que Yahvé te récompense pour le bien que tu m'as fait aujourd'hui. ²¹ Maintenant, je sais que tu régneras sûrement et que le royaume d'Israël restera en ta main. ²² Jure-moi donc par Yahvé que tu ne supprimeras pas ma descendance après moi et que tu ne feras pas disparaître mon nom de la maison de mon père." ²³ David prêta serment à Saül. Celui-ci s'en alla chez lui, tandis que David et ses gens remontaient au refuge.

Bernard FORTHOMME

La folie du roi Saül

La figure du roi Saül est liée à l'émergence du politique en Israël. La question qui nous vient immédiatement à l'esprit est celle-ci: pourquoi avoir désiré l'élection d'un roi? Pourquoi à ce moment-là ? Nous sommes, en principe, au dixième siècle avant Jésus-Christ ! Pourquoi Israël — peuple en voie de formation — désire-t-il, à cette époque-là, l'établissement d'un roi ? Un verset faisant parler le peuple d'Israël et qui s'adresse à Samuel, figure de l'ancien pouvoir, s'exprime de la sorte : "Donne-nous un roi *comme* les autres peuples." Le problème est là pour le singulier — difficile à vivre dans l'isolement —, mais aussi l'avantage: le champ politique est chance d'ouverture, d'universalité ou de paix. Avoir un roi n'est pas un problème insurmontable en Israël, mais avoir un roi *comme* les autres peuples, cela pose un problème crucial puisque le peuple d'Israël ne se considère pas sujet du même régime que ces autres peuples. C'est un peuple singulier, un peuple qui s'éprouve élu, mis à part par Dieu, et aux yeux duquel il y a toujours un danger structurel à choisir une égalité avec les autres peuples, surtout l'égalité politique qui fait pratiquement référence à l'Égypte. Elle est le modèle de la vie politique à l'époque ! C'est donc un modèle politique essentiellement dangereux, païen, et surtout basé sur un modèle incestueux de la transmission du pouvoir. Cela pose question dès la demande populaire. Le nom même du roi Saül, en hébreu (*shaûl*), veut dire le "Demandé." Il est demandé à la fois par le peuple qui veut un roi et demandé par Dieu puisqu'il sera oint ou

« messie ». C'est l'huile sacrée versée sur sa tête qui va signifier la transmission de la force royale.

Donc il y a à la fois la conjonction de la volonté du peuple et celle de Dieu pour faire un roi. Cette demande répond en réalité à une souffrance du peuple d'Israël. Le roi est là pour guérir une souffrance. La souffrance du peuple d'Israël de l'époque est l'insécurité – cela n'a pas changé. C'est une forte souffrance qui est causée d'abord par la désunion d'Israël — constitué symboliquement de douze tribus mais n'ayant que des liens très distendus entre elles. Face à l'ennemi, Israël est très démuni. Le premier devoir d'un roi, c'est la politique étrangère et surtout la défense nationale, pour faire un anachronisme. La première guérison que le roi peut apporter à son peuple, c'est la sécurité de ses frontières, la paix ou, tout au moins, une relation régulée avec ses voisins. La politique est d'abord cela et bien sûr la paix intérieure, éviter la guerre civile : former un peuple. Avant le roi d'Israël, il n'y a pas véritablement de peuple d'Israël. Il y a des tribus extrêmement divisées et qui se font la guerre entre elles. Donc ce roi doit d'abord remédier à une situation que l'ancien pouvoir, la souveraineté de ceux que l'on nomme les Juges, celui de Samuel en l'occurrence, n'est plus à même d'assumer. Le pouvoir des religieux, des gens du rite, n'est plus à même d'assurer l'unité intérieure ni la paix extérieure. Le peuple sent cette situation et fait appel au roi sans éliminer complètement la figure de Samuel qui représente l'ancien régime.

Pourquoi Samuel est-il considéré comme un pouvoir inefficace ? Tout d'abord, le texte le dit, Samuel est devenu vieux. Il est incapable de régner et ses fils qui étaient destinés à le remplacer sont eux-mêmes corrompus. Le régime sacerdotal, le régime du rite, de la liturgie, est

insuffisant, il est en outre corrompu. Il faut quelqu'un de plus efficace pour conserver le corps du peuple. Le roi sera ainsi la forme politique et le corps individuel représentant l'unité du corps du peuple, de la formation qu'on va appeler « le peuple d'Israël. »

Pourquoi le peuple n'a-t-il pas choisi de revenir à l'ancienne mode du guerrier sauveur ? Dans les livres qui précèdent ceux qui portent le nom de Samuel, il y a le livre des Juges. Ces Juges sont des héros guerriers qui font la guerre aux Philistins, et de tels guerriers sont chargés d'assurer la défense du corps du peuple. Le problème vient de ce que ces guerriers ne sont respectés que dans la mesure et le temps où ils gagnent. Ils ne sont considérés comme inspirés par l'esprit de Dieu qui fond sur eux d'une manière brutale, — ancienne manière de concevoir l'inspiration divine — que lorsqu'ils doivent se battre et l'emporter. Le guerrier est en transe, il sort son épée et va au combat ; c'est le style du héros invincible comme Samson. Cet esprit restera actif, malgré tout, dans la geste de Saül. Quand Samuel pense la figure du roi, il choisit malgré tout un guerrier. Il faut qu'il soit grand, beau, qu'il en impose par la taille. Claudel, en relisant les passages bibliques que nous avons lus ensemble, affirme, dans un très beau texte, qu'Israël cherche une forme de stabilité qui n'est pas assurée par l'idéal du guerrier. Le Guerrier est trop sporadique ; or il faut une inspiration plus permanente. Seul le Christ possède cette inspiration totalement permanente. Les rois précisément, s'ils sont établis de manière plus stables que les guerriers héroïques, ne l'auront jamais vraiment en permanence, et c'est ce que nous allons voir avec Saül (mais cela reste vrai pour David adultère criminel, et encore plus pour Salomon qui finit par apostasier). L'esprit de Dieu lui sera retiré. Néanmoins,

l'idéal de présence constante demeure, à la fois avec ce désir du roi et en même temps ce désir de jouer sur les deux tableaux. Thomas Hobbes, philosophe politique de l'époque baroque, affirme dans le Léviathan qu'on voit très bien le peuple hébreu jouer sur les deux tableaux lorsqu'il rencontre les textes que nous lisons aujourd'hui. Oui, le peuple joue le pouvoir civil – c'est un anachronisme évidemment – c'est-à-dire Saül, l'élection d'un roi, contre le pouvoir religieux, représenté par Samuel. Donc il demande à Samuel : « Donne-nous un roi comme les autres peuples ». Et en même temps, dit Hobbes, le peuple, dès lors qu'il se sent opprimé par le roi, va jouer la carte du pouvoir religieux et va demander au pouvoir religieux de révoquer le roi civil, de dire qu'il n'a plus l'inspiration divine, qu'il n'est plus roi et éventuellement qu'il doit en désigner un autre. Alors Hobbes en tire des conséquences pour renforcer le pouvoir royal, la forme politique du roi, car il lui faut éviter l'instabilité et l'anarchie politique qu'il avait sous les yeux avec le problème de la Réforme qui est encore très brûlant : l'Europe a été mise à feu et à sang. Et comme par hasard on tombe sur un texte concernant Saül. Symptôme du fait que c'est finalement dans la Bible que l'on trouve les premiers textes qui pensent narrativement l'émergence d'une certaine autonomie du pouvoir politique.

En outre, il faut bien considérer ceci dans la geste de Saül. : il y a non seulement l'incapacité des prêtres, des héros à assumer la fonction de roi, mais il y a aussi l'incapacité de Dieu quelque part. Cette incapacité de Dieu est marquée par une défaite : c'est la prise de l'arche. C'est l'abomination de la désolation. C'est Dieu qui est battu, par la faute des hommes, à cause du système qui est incapable de protéger l'arche d'alliance. Lorsque l'ennemi

prend l'arche d'alliance dans le camp d'Israël, c'est comme si Dieu changeait de camp. Donc Dieu n'est pas sûr. Non seulement il est battu, mais en plus il change de camp : il y a un doute affreux sur la fidélité de Dieu (conçu comme *Gott mit uns* !). Et justement, ce qu'on cherche dans un pouvoir civil, c'est une forme de stabilité qui n'est plus dépendante du pouvoir charismatique et d'un doute théologico-politique. Qu'est-ce que c'est en vérité le charisme des guerriers, le charisme des prêtres, de l'organisation liturgique de la société, de sa symbolique ? On veut quelque chose de plus constant, on veut une *présence* comme dit Claudel. Vouloir un roi, c'est vouloir une présence, quelque chose de permanent — serait-ce une *présence surveillée ou suppléée le cas échéant par la loi*.

Ensuite il faut se rendre compte ici, d'une manière plus *diachronique* à présent, que Saül fait partie de l'histoire d'Israël parce qu'il n'est pas un homme seul. C'est un membre d'une tribu. Il est membre d'une de ces douze tribus qu'il va essayer de fédérer d'une manière plus solide, beaucoup plus organique, par la forme politique. Donc le problème de Saül, lui le « demandé », le « désiré » qui va devenir indésirable — c'est cela toute la tragédie du roi Saül jusque dans son nom — n'est pas d'abord un problème personnel et encore moins psychologique. Le nom est lié intimement à un rite social et à un exercice de mémoire sociale. C'est lui qui est demandé par une frange importante du peuple, c'est lui qui est désiré, et c'est lui qui sera rejeté d'une manière unique dans l'histoire d'Israël. Que s'est-il passé selon nos sources — où Saül n'est plus, à vrai dire, pour des raisons idéologiques et historiques, qu'un appendice de la geste de David.

Ce Saül fait parti d'une tribu qui s'appelle la tribu de Benjamin, Fils de la droite. La conscience de cette

appartenance à la tribu de Benjamin est capitale parce que cette tribu a un lourd passé. Et quand Saül dit qu'il n'est pas digne de la fonction royale lorsque Samuel veut l'oindre, lui verser l'huile sacrée qui procure la force de la mission royale, il s'appuie toujours sur la petitesse de sa tribu. Alors il nous faut comprendre ce qui se cache derrière cette humilité moins morale ou psychologique que structurelle. Ce n'est pas parce qu'il est humble qu'il dit cela, c'est parce qu'il a une mémoire blessée. Il y a une temporalité dans l'accession, l'émergence du politique. Et la mémoire blessée de la tribu de Benjamin se trouve au chapitre 19 du livre des Juges. Que raconte cette histoire ?

C'est une très belle histoire qui commence bien . Il s'agit d'un homme qui est amoureux de sa concubine mais sa concubine n'était pas contente de lui, et elle est retournée chez ses parents. Mais comme dit le texte, il voulait reconquérir son cœur – parler à son cœur. Il va chez les parents de la concubine et il s'arrange avec le père ; la société étant très patriarcale, tout devait être réglé en passant par le père, le père défendant sa fille. Donc il faut reconquérir non seulement la concubine mais également le père. Alors ça marche, il reconquiert cette concubine qu'il aime et il prend le chemin du retour. Malheureusement la nuit tombe et c'est là que le drame va se passer. Nous sommes sur le territoire de Benjamin, et cet homme et sa concubine ne trouvent pas l'hospitalité. Ne pas donner l'hospitalité dans une société nomade, c'est vraiment le crime majeur ! Benjamin, tribu inhospitalière. Ensuite, il se passe un événement capital pour comprendre aussi le problème de Saül. A un moment donné, bien que les gens ne se montrent pas hospitalier, le couple de voyageur trouve malgré tout un vieillard sur une place qui les interroge « Que faites-vous là ? ». Et ceux-ci

répondent : « Nous n'avons trouvé personne pour nous loger ». – « Et bien venez chez moi ». Or à peine réfugié chez cet hôte inconnu, des fils de Bélial veulent connaître – dans le sens biblique du terme – le nouveau-venu ; non pas la concubine, non, l'homme en question, comme dans l'histoire de Sodome et Gomorrhe. L'hôte dit alors : « Vous n'y pensez pas ! » Ce serait un double crime contre l'hospitalité. Et il dit : « J'ai ici une jeune fille vierge, ma fille, si vous voulez abuser d'elle, je vous en prie ; mais ne touchez pas à mon hôte ! » Et alors le voyageur est dans l'effroi parce qu'il sent bien que son hôte vient de lui faire un cadeau extraordinaire : sa fille vierge ! Et qui plus est à des vauriens. Alors il dit : « Non, je vous en prie ! Acceptez plutôt que, moi-même, j'offre ma concubine et qu'ils abusent d'elle ! » C'est ce qu'ils font : Ils abusent d'elle et ils l'assassinent. Jusqu'ici, c'est déjà atroce. Mais ce qui se passe ensuite est très important pour Saül, car il va y avoir une expédition punitive. Certes, les femmes n'ont généralement pas une valeur primordiale dans l'Antiquité, si ce n'est une valeur de communication — ce qui est précieux —, mais néanmoins le sang a coulé et ça, ça doit se payer ! Comme la tribu de Benjamin a été inhospitalière et a osé se montrer inhospitalière jusqu'à l'extrême — violer la maison de l'autre et par une violence radicale comme dans Sodome et Gomorrhe —, elle doit payer. Ce qui est important ici, c'est que cette tribu de Benjamin a commis l'infamie – et en hébreu le mot *infamie* a une racine qui signifie aussi la « folie », mot qui réapparaît plusieurs fois dans le chapitre 19 du livre des Juges. La vraie folie c'est faire ce que ces fils de Bélial ont fait. Donc l'expédition punitive a eu lieu. Mais quand la colère se déclenche, on ne sait jamais où elle s'arrête. Une juste colère, c'est très bien, mais est-ce que ça peut

exister jusqu'au bout, avec ses conséquences imprévisibles, ses disproportions ? Et là, les onze tribus qui s'engagent à réparer le crime de sang font passer la tribu de Benjamin au fil de l'épée : femmes, enfants, animaux, tout y passe. C'est le « herem », « l'anathema ». Ils ont osé verser le sang dans les conditions inacceptables. C'est une tribu qui n'a plus le mérite d'exister. Le problème est que, malgré tout, il s'agit d'une tribu du Seigneur. Là encore, le corps du peuple doit être préservé. Et donc comme les tribus s'aperçoivent qu'elles ont été trop loin, elles font ensuite la guerre à d'autres tribus, étrangères à Israël, pour re-peupler la tribu en femmes. Donc on fait la guerre, on prend des femmes aux voisins et on reconstitue la tribu : cela rappelle le fameux enlèvement des Sabines dans l'histoire latine. C'est un procédé fréquent dans l'Antiquité.

Voilà donc ce qui traîne dans la mémoire profonde du Benjaminite qu'est Saül, car sans cesse on nous rappelle qu'il est de la tribu de Benjamin, et pour les rédacteurs ce n'est pas un détail ! Il y a donc inhospitalité, viol, homosexualité ou plutôt *sodomie* au sens de crime *social* – Sodome est une ville, ce n'est pas une catégorie de la psychopathologie de la fin du XIXe siècle. La sodomie, à proprement parler, c'est un crime hospitalier et politique. Et c'est la tragédie qui est en toile de fond parce qu'il y a bien là une forme de tragédie.

En même temps, l'ensemble des textes bibliques que nous avons aujourd'hui fait partie de ces traditions reconstruites, relues, rééditées, constituées de mille coutures ; ce ne sont pas des textes historiques. Tout ce texte ne date évidemment pas du Xe siècle avant J.-C. Il est un empilement de réinterprétations partiales anti-saüliennes et anti-nordiques, car Saül est un homme du

Nord. Ce sont les hommes du Sud qui vont faire l'histoire de cet homme du Nord qui est battu : La tribu de Benjamin et les tribus du Nord sont des tribus battues par les Assyriens, etc. avant la première chute de Jérusalem Il est important de voir que les rédacteurs bibliques cherchent à comprendre le drame de Saül ou, plus exactement peut-être, l'obscurité des origines de la royauté et de l'échec troublant qui semble antérieur à David (premier véritable roi ou messie d'Israël). Les causalités avancées explicitement du rejet de Saül sont essentiellement des causalités liturgiques comme d'ailleurs est liturgique l'atmosphère de tout ce livre de Samuel : la question de la norme, de la règle liturgique, de la prescription, y règne comme une angoisse. Il y a une atmosphère obsessionnelle, lancinante, de la pertinence du rite, de l'heure à laquelle doivent être accomplis les actes propices. Et dans le texte dont nous disposons, le personnage de Saül ne respecte pas les rites ou tout au moins, il les respecte souvent à mauvais escient. Il n'attend pas l'arrivée du prêtre qui doit faire un sacrifice avant de commencer la guerre. Il empiète sur les prérogatives sacerdotales parce qu'il est pressé par une urgence militaire et politique. On ne va pas toujours attendre les prêtres pour sauver le peuple. Il y a urgence, c'est pour cela qu'il a été élu roi. Néanmoins le texte que nous avons aujourd'hui est un texte rationalisant. Il essaie de donner des raisons objectives. Saül se montre irrationnel par rapport au monde de cette époque-là et cette faille rituelle doit expliquer son rejet.

Toutefois, il faut prendre ceci en considération : on élimine la tragédie si l'on donne des causalités trop explicites à la souffrance du juste ou à la disproportion entre la souffrance et la faute. En même temps, on sent très bien, dans tout le récit, qu'aucune de ces causalités

avancées ne suffit à éclairer le drame, car les rédacteurs ne cessent d'ajouter des causes et des explications pour expliquer l'inexplicable —le rejet de ce roi qui était désiré et qui est rejeté. C'est une forme de tragédie excédent la rationalité d'un drame. On ne peut pas donner de cause décisive à un événement, une souffrance qui reste une énigme fondamentale. Si on la réduit, on la solutionne dans l'étiologie, on lui donne alors un éclaircissement d'allure rationnelle, mais en même temps on fait une opération d'anesthésie. Toutefois, la référence au tragique ne veut pas dire ici atmosphère tragiciste au sens où on l'entend aujourd'hui dans le théâtre dit tragique du XXe siècle . Ce n'est pas du Anouilh, cela n'a rien à voir avec du Beckett qui sont éloignés du monde tragique de l'Antiquité. Chez les tragiques grecs , nous ne sommes jamais en présence d'un monde qui a perdu tout son sens ; c'est un tragique où le sens a toujours sa place. J'en veux pour preuve que même lorsque Saül sera rejeté par Dieu – nous dit le texte – le peuple ne sera pas d'accord avec Dieu, pour ainsi dire. Il va rester, et en majorité écrasante, loyal à Israël par Saül. Il ne faut jamais oublier que tout ce qu'on nous raconte sur le rejet de Saül n'est pas du tout avalisé par le peuple d'Israël. Ce peuple reste entièrement fidèle à son roi jusqu'à sa mort en héros sur le champ de bataille. Il faut bien distinguer que le roi reste roi jusqu'à sa mort pour le peuple ainsi que pour ses fils, et que David qui, pour nous, fait figure extraordinaire, n'est d'abord qu'un petit délinquant marginal. Les textes ne sont pas uniquement favorables à David et ce sont des traces des couches anciennes du texte : Certains passages nous montrent comment David a pris avec lui tous les mécontents du régime, tous ceux qui avaient des difficultés avec le régime. C'est une petite troupe, c'est une bande. David est

un chef de bande sous le régime de Saül. Jamais il n'a été accepté par le peuple d'Israël. C'est seulement quand il sera mort que l'histoire de David va réellement commencer d'une manière visible. Le reste est de l'interprétation théologique et religieuse de l'histoire.

Donc, pour reprendre les choses dans leur principe, je dirais que l'émergence du politique en Israël doit assurer la fonction de continuité. C'est le passage du singulier à l'universel. Comment un peuple singulier peut-il avoir une ouverture à l'universel ? C'est-à-dire favoriser l'abord harmonieux aux autres peuples. Il y avait eu d'autres essais que l'essai politique : auparavant, il y avait eu les mariages. Les récits patriarcaux sont la politique des mariages qui essaie d'ouvrir la singularité d'un peuple aux autres peuples, notamment en scellant des alliances par les femmes avec d'autres nations. Voire en se mariant, comme Abraham, avec sa demi-sœur. C'est un inceste de style égyptien, où le pouvoir se reconstitue à l'intérieur de l'identité. C'est le problème de la singularité selon Paul Beauchamp. La singularité est assumée puisque Abraham épouse ce qu'il y a de plus proche de lui. En même temps, l'ouverture à l'autre est assumée : sa femme est désirée par le Pharaon, donc désirée par des étrangers . Alors Abraham s'adresse à Sarah : « Dis que tu es ma sœur ». Mais ici nous sommes dans l'essai politique, l'essai du passage politique du singulier à l'universel, sans renier le singulier.

En ce qui concerne maintenant la question de la *jalousie du roi Saül*, il est sûr qu'elle exprime beaucoup de choses. Je ne vais pas redire ce qu'a dit Philippe Gutton selon sa grille de lecture et son lexique, mais je vais insister sur les points qui m'apparaissent nodaux dans cette histoire complexe : celle de la jalousie comme expression de la fragilité du pouvoir en Israël — irréductible à une

réalité objective, institutionnelle, même si elle est extra-psychique. L'exercice du pouvoir est puissamment investi par les affects dès son émergence menacée et... menaçante pour les sujets comme pour le roi. Le pouvoir politique restera d'ailleurs toujours fragile, il se sentira toujours menacé. Il sera toujours sujet à l'hostilité ambiante. Il y aura toujours une structure paranoïaque du *pouvoir* en Israël. C'est vrai dans l'Antiquité comme aujourd'hui. Il y a une fragilité intrinsèque du pouvoir parce que le véritable roi d'Israël, c'est Dieu. Donc, il y a toujours un problème de *légitimité de l'exercice* par rapport à la théocratie. Évidemment, c'est une théocratie qui est évolutive. C'est Dieu lui-même qui dit à Samuel : « finalement, donne-leur un roi ». C'est Dieu en personne qui critique la théocratie, c'est le théologal qui critique le théocratisme. Les demandeurs du politique autonome s'en repentiront, mais c'est leur choix. « Leurs fils serviront de soldats et leurs filles de parfumeuses ». C'est ça les rois : c'est la guerre, c'est le harem, etc. D'abord un territoire et la violence pour s'en assurer ! On verra cela chez Salomon avec ses neuf cent femmes. Cela recèle évidemment une signification politique : c'est un homme qui aime la paix et qui fait sans cesse des alliances. On lui envoie des femmes — ce que l'on possède de mieux — pour sceller la paix avec toutes les tribus environnantes. Il fait la paix, il ne fait pas la guerre. C'est en son nom : Salomon, « shalom », la paix. Mais il exagère son sens de la diplomatie ou de l'universalité politique jusqu'à l'apostasie.

Toujours est-il qu'il y aura toujours cette structure de menace de l'effraction : d'intervention de l'autre au sein de l'autonomie politique. La raison politique doit rester raison de la loi, et cette loi reconduite finalement à sa source, au législateur et à sa connaissance immédiate. Ce

n'est pas une raison politique comme vérité logique, noétique médiate, mais comme autonomie seulement pratique, mais authentiquement pratique, originale par rapport à la vérité ou à l'erreur, par rapport à une idéologie, une déduction rationnelle des pouvoirs. La volonté politique reste fondamentalement indépendante de la connaissance médiate ! Il y aura toujours une visitation de l'altérité qui va fêler la forme politique du corps social en Israël. Il y aura toujours une fragilité native.

Bien entendu, il y a aussi une structure paranoïaque chez Saül lui-même telle que les textes le disent. Même si cette structure reste inscrite dans un champ mélancolique plus ou moins diffus et qui se manifesterait redoutablement actif en fin de vie (épisode de la nécromancienne, suicide). Mais le suicide lui-même reste complexe ou dédoublé : c'est aussi l'ennemi héréditaire (l'Amalécite), figure de l'adversaire lâche, qui « suicide » Saül en le poussant sur *son* épée ! Suicide improprement dit, qui garde finalement une structure paranoïaque (même s'il ne s'agit pas de paranoïa à proprement parler, car Saül reste sensible à la critique et à un processus de « conversion »). Cette structure se marque bien par le fait qu'il ne peut pas s'adresser à Dieu directement. Il n'y a pas une relation je / tu. Saül est obligé de passer par un intermédiaire pour s'adresser à Dieu. Il n'a pas une relation intérieure, directe ou lyrique comme David – ce n'est pas un hasard si l'on attribue au roi David l'élaboration de nombreux psaumes ; cela garde une signification profonde puisque les psaumes sont l'expression suggestive, d'un lyrique, d'une vie intérieure, d'une relation je / tu avec Dieu, d'une sorte d'intimité, même si les psaumes sont aussi des psaumes liturgiques à valeur puissamment sociale. Ce n'est pas uniquement une émotion personnelle qui est exprimée, car

ce sont aussi souvent des expressions liturgiques de tout le peuple dans tout le Temple d'Israël. Néanmoins, il y a une relation je / tu qui s'articule, tandis que Saül lance un : « Dis à ton Dieu » lorsqu'il s'adresse à Samuel et qu'il réclame une issue à son angoisse. Mais il ne peut pas s'adresser directement à Dieu, il est obligé de passer par le prêtre, par toute une procédure rituelle : il n'a pas le contact immédiat et personnel.

Saül n'a pas de vie intérieure et encore moins de psychologie, sinon par relecture anachronique. Sa vie intérieure vient à lui. Que ce soit Dieu ou les hommes, David, l'ennemi : sa vie intérieure est le théâtre d'un événement forensique. Son intériorité est dans le réel, ce qui lui survient comme hétérogène, hostile, *revenant* — d'où l'épisode final et révélateur de la nécromancienne ! Saül est toujours dans une structure de visitation mais non point pacifique. Il y a toujours cette violence et cette absence d'autorité propre, sans remords, alors que chez David, c'est exactement le contraire. David n'hésite pas à prendre les pains de propositions, des pains liturgiques dans un temple, lorsqu'il est poursuivi par Saül. Il a faim, lui et ses compagnons, il entre dans le Temple, il prend les pains qui sont sacrés, ce que n'aurait jamais fait Saül ! Saül au contraire impose à tous le jeune liturgique de la guerre sainte ; il part à la guerre avec rien dans le ventre et s'en va tuer des Philistins dans un grand état de faiblesse physiologique. On verra qu'il a tellement faim qu'il tombe d'inanition aux pieds de la nécromancienne. Et la première chose que va faire la nécromancienne, après l'évocation de Samuel, c'est de le nourrir. Saül n'a plus mangé depuis longtemps. Il fait la guerre sainte et pendant la guerre sainte on pratique le jeûne.

D'où le problème de la différence de mentalité entre la souplesse et le côté réactif de David qui est rusé comme Ulysse et, de l'autre côté, cette rigidité typiquement obsessionnelle de Saül. Par exemple il voit une jolie femme sur un toit qui est en train de faire sa toilette, il l'a prend et il va faire tuer son mari, un Hittite, pour garder Bethsabée. Mais ce qui est d'autant plus sordide est qu'il spéculer sur le fait que le Hittite en permission va connaître sa femme pour lui donner un fils et cacher sa liaison. Toutefois le Hittite manifeste la même mentalité que Saül : c'est d'abord un guerrier et il ne touche pas sa femme en période de guerre sainte. Il ne va donc pas visiter sa femme ; mais qu'à cela ne tienne. David va le faire tuer. C'est encore une figure saülienne ce Hittite, la figure de l'homme pur, ce guerrier. Pendant la guerre sacrée on ne s'occupe pas de sa jouissance personnelle mais de la guerre. Mais là, David s'en sort. C'est la même chose quand il fait exécuter le mari d'Abigaïl : Nabal. Son nom veut dire *Fou*. Dans le texte biblique, il refuse d'accueillir et de donner à manger à David. Son épouse, plus fine, sent que le pouvoir change de camp et qu'il vaut mieux se mettre en position favorable vis à vis de David. Elle prépare de la nourriture, elle monte sur un âne et va se soumettre directement, puis devient une des femmes de David.

Pour les amitiés masculines, c'est à peu près la même chose. David est quelqu'un qui manifeste une grande souplesse, ainsi face à Jonathan, un des fils de Saül. Le fils même de Saül devient l'ami de David. David est fort en amour (aimé de toutes les femmes) et en amitié (aimé du fils de son adversaire) : il immanentise l'espace politique de telle sorte que l'amitié humaine et pour ainsi dire

« privée » y devient moins difficile. Alors que Saül n'est montré ni grand amant, ni grand ami.

Derrière toutes ces histoires, remarquez bien cette impunité du roi David. Alors que David fait pire, il est moins sanctionné que Saül. L'explication de la tragédie de Saül par des fautes rituelles est bien une stratégie littéraire puisque les fautes de David sont beaucoup plus conséquentes et répétitives, objectivement, que celles de Saül. Et c'est David qui est choisi, préféré, intangible, qui peut faire quasi ce qu'il veut. On a l'impression que Dieu le protège envers et contre tout. C'est le discours du prophète Nathan : Il lui reproche certes d'avoir tué le Hittite, mais finalement David fait pénitence (jeûne) et quand elle est finie, il refait un enfant immédiatement — le futur Salomon. Donc chez David il y a une énergie qui fait que la succession va être assurée par lui et non par Saül. Ce qui ne veut pas dire que, dans la totalité de l'histoire des Rois, il y ait une impunité complète du système. Ce n'est pas parce qu'on est fils de David que la continuité assurée ; il y aura rupture – même si bien sûr il y a encore Jésus qui va posséder ce titre et renouer ainsi le lien rompu avec la royauté. Cette royauté va s'interrompre, il y aura un désastre total du système royal en Israël.

Par contre, dans la Bible, Saül est le premier à porter le titre de messie (oint) et donc le titre de Christ. Il s'inscrit ainsi dans la généalogie de la Christologie : tout commence par Saül, le Désiré. Les chrétiens diront ensuite le véritable désiré de Dieu, celui en qui Dieu a mis tout son désir et sa complaisance — le Jésus du Nouveau Testament. Avant d'arriver là, il y a tout de même une suite de critiques. On le voit bien dans le premier livre des Rois lorsque Dieu dit : Je t'ai retiré la royauté, J'ai retiré la royauté à la maison de David – donc il n'est pas d'une

impunité totale ! – pour te la donner à toi : il s’agit de Jéroboam, venant après le régime de Salomon. Salomon , le sage, est devenu fou : il a apostasié, il est devenu pratiquement un païen à cause de sa politique de paix excessive. Nous avons là une opposition plus grande encore qu’entre Saül et David : Saül le guerrier et Salomon le pacifique. Mais trop de paix, trop de diplomatie entraîne la chute du pouvoir. Les nombreuses femmes du harem royal sont évidemment là pour nous montrer à quel point la volonté de paix de Salomon était excessive puisque chaque femme apporte les dieux de sa tribu et vient ainsi encombrer le temple de Jérusalem. La structure polythéiste du pouvoir politique *comme* celui des autres peuples montre ici clairement sa nocivité. Ce qui est d’autant plus intéressant, c’est que la chute de ce pouvoir royal, cette fragilité qui commence avec Saül, nous la voyons se poursuivre et se perpétuer jusqu’au bout. Dès après Salomon, fils de David, on voit la rupture, la schize de tout le royaume d’Israël. Les trois quarts sous la domination du Nord avec les successeurs de Salomon, à commencer par Jéroboam qui n’est pas un fils de Salomon mais son chef de corvée. Ironie de l’histoire . Le chef d’Israël sera un chef de corvée ! C’est celui qui a dirigé les travaux de Salomon, celui qui a fait le Temple, les palais de Salomon avec le cèdre du Liban. Israël qui cherchait un roi pour sa sécurité aboutit très rapidement à un maître d’esclave — c’est comme une rechute, une retour à l’esclavage d’Egypte. Roboam qui est le fils de Salomon ne sera chef que de la petite région de Juda, et il est encore plus exécration. Quand le peuple vient se plaindre à lui de la dureté passée de son père, des excès de la royauté – il faut beaucoup d’argent pour la politique de Salomon, pour les constructions, avec le servage que cela implique – il

répond : « le phallus de mon père n'est pas aussi gros que le mien ». Quelle grossièreté ! Le côté grossier, vulgaire ou naturaliste du politique apparaît dans toute sa nudité, et c'est cela que le texte veut nous suggérer.

Enfin il y a les *remèdes* que la Bible propose : ils s'esquissent dans le dernier chapitre que nous avons lu, pour guérir le roi lui-même. Le roi qui était chargé de guérir le peuple a besoin à son tour d'être guéri. Quelles sont les stratégies de cure que nous propose la Bible ?

La première tentative de cure est la cure par la *musique*. La musicothérapie dirions-nous aujourd'hui d'une manière un peu anachronique. Ce n'est pas n'importe quel instrument qui est convoqué : il s'agit de la lyre ou de la cithare, on ne sait pas au juste comment traduire le mot « kinnôr ». Cet instrument est bien connu des archéologues de la musique : Le choix de l'instrument pour faire la cure musicale d'une affection liée à des problèmes d'inspiration et d'expiration du roi, se révèle singulièrement adéquat, puisque c'est l'esprit de Dieu qui va sur David et qui se retire en même temps de Saül, le laissant sans voix. Et à ce moment-là, un esprit mauvais venant de Dieu vient s'installer à la place. Il y a d'abord un vide intérieur dans Saül, et c'est ce qu'on a appelé l'échec intérieur de la royauté : il n'a plus cette puissance qui anime l'exercice davidique du pouvoir. Ainsi Saül a d'abord été inspiré mais l'expiration est périlleuse, comme pour les asthmatiques. Les *Antiquités bibliques*, au premier siècle, suggèrent que le roi souffrait d'asthme. Quoi qu'il en soit, Saül se remarque par un problème de régulation entre l'inspiration et l'expiration, un problème de blocage. Donc comment travailler sur ce problème de respiration pour le faciliter ?

Ce qui est intéressant, c'est que l'utilisation d'un instrument musical comme la lyre ne fait pas appel au souffle et dégage ainsi la bouche. Aristote dit justement que ça prouve que les instruments de bouche sont moins rationnels que les instruments à cordes ! Les instruments à cordes permettent la liberté de la parole rationnelle tout en faisant de la musique, alors que la bouche est libre pour le souffle, « vox », « phônè » — distinct du logos ou du logique. On est ici au niveau du phonique, on va le voir pour l'effet de la voix de David sur son rival. C'est d'abord le son de l'instrument qui s'écoute, cette libération du son par la main uniquement et non la bouche. Il y a une opposition. C'est très important dans l'histoire des instruments de musique en Israël, car la cithare qui est chargée de guérir le roi est un instrument civilisé. On l'a retrouvée en Syrie trois mille ans avant Jésus Christ. Ce sont des ouvrages extrêmement ciselés, qui supposent toute une civilisation. C'est un instrument en lui-même déjà politique, civil, qui s'oppose à l'instrument des nomades et qui est essentiellement le cor, le shofar aujourd'hui. Quand tonne le shofar, il est question de bruits guerriers. Donc on utilise le shofar autour de Jéricho pour détruire les murs. C'est la fameuse « circumambulatio » liturgique. Bien sûr, c'est de liturgie, on n'imagine pas que les murs vont tomber avec le shofar. C'est encore la mentalité liturgique, le fait que le son doive précéder la victoire, qu'il doive être le facteur de la victoire sur les forces du mal. Alors pour chasser le mauvais souffle, le son de la cithare qui est un instrument plus civilisé que le son du cor, beaucoup moins guerrier, est choisi comme remède dans l'entourage de Saül. Ce remède était connu des anciens et ce n'est pas Saül qui ordonne à David de venir le soigner. Ces gens-là ne sont jamais malades, ce sont les autres qui le sont. C'est

l'entourage royal qui voit que ça ne fonctionne pas et il propose au roi un joueur de cithare pour le soulager, en l'occurrence David.

Mais c'est finalement l'échec. Même le doublet littéraire avec la projection de la lance – les paranoïaques sont des projeteurs par excellence et ici nous avons la projection directe avec la lance – lorsque Saül essaie de clouer au mur ce damné qui tente de le guérir et d'en finir, ne parvient pas à soulager la souffrance de manière décisive. C'est un double échec. D'ailleurs, c'est aussi une compulsion de répétition qui est intéressante. Même les textes se répètent parfois littéralement. Les écrivains le savent. Pourquoi ont-ils laissés ces doublets ? Il y a une sorte de martèlement dans toute cette littérature biblique, un peu comme dans les psaumes.

Il y a également la souffrance qui n'arrête pas d'être dite et redite, *l'autre stratégie curative, orale*. Il y a bien sûr l'interdit par la voix et non d'abord par la parole. David lui parle dans le beau texte que nous avons lu ; c'est d'abord la voix du fils David qui est perçue. Il y a la position du père tenue par Saül qui est le roi et dont tous les sujets sont des fils. Ici c'est le fils David qui s'approche et c'est la reconnaissance du père qui identifie la voix de son fils. Comme avec tous les paranoïaques, il faut se méfier : ça marche sur le moment où il entend la voix dans la cure — contrairement aux autistes, peu sensibles à la voix humaine —, mais dès qu'il ne l'entend plus, dès qu'il n'a plus ce contact qui le pacifie, la violence réapparaît très rapidement. Cette cure commence se poursuit donc par la voix humaine après le son instrumental qui a échoué : « On te dit que je te persécute, lance David, mais ce n'est pas vrai ». On sait bien que ce genre d'arguments ne convainc jamais ce type de structure mentale. Donc, il ne suffit pas

de lui dire : « Je ne te persécute pas » pour que cela change dans le soupçon lancinant. La voix a cependant un pouvoir. Mais c'est insuffisant. Alors se mettent en place deux stratégies orales. La première dit : « Ce n'est pas moi qui te persécute, assure David. Je ne suis qu'une mouche, qu'un chien crevé ». Il y a tout un discours d'humiliation, de soumission. David l'humble ne veut pas toucher à la personne royale, c'est le corps sacré du roi, de la fonction messianique.

Il y a une autre stratégie : celle qui consiste à faire intervenir non seulement la voix, les affects, la terreur sacrée, mais la *pensée axiomatique* touchant la réalité, les relations : en l'occurrence, il s'agit de changer la théologie royale implicite. Ces obsessionnels sont des théologiens, Deleuze l'avait montré : dans les délires, il y a beaucoup de théologie. Mais ce sont des théologies curieuses où Dieu sert de force utopique pour défaire le piège des adversaires reconnus simultanément d'une force invincible. Ici, c'est la théologie du destin dont David — l'axiome théologique qu'on lui impute — se défend. David est extrêmement souple, non seulement dans sa jouissance mais également dans son exercice du pouvoir : il organise tout en fonction de ses intérêts et de ceux de son peuple certes, car ses intérêts sont ceux de son peuple. A un moment donné il dit à Saül menaçant : « Dieu n'est pas dans tous les événements qui arrivent ». Ce n'est pas parce que ça arrive que c'est Dieu qui l'a voulu, même si Dieu est maître du bien et du mal ; mais l'acte politique rusé (notion impliquant la liberté et pas seulement la souillure) peut n'être qu'un acte malin singulier ; il n'est pas le destin divin automatiquement. C'est extraordinairement moderne. C'est la théologie elle-même qui doit évoluer pour qu'on ait une *théologie civile*, justifiant l'émergence du politique

avec une certaine autonomie par rapport au sacré, par rapport à Samuel et à Dieu, par rapport à l'arche d'alliance. Précisément l'intérêt de ce discours est là : « Dieu n'est pas dans tous les événements, la preuve, regarde ce qui s'est passé avec l'arche ». Il prend l'exemple de l'arche d'alliance perdue, déportée chez l'adversaire — marquant la défaite de Dieu. David donne à Saül une manière de cours de théologie pour corriger un axiome de pensée qui, chez lui, révèle ses effets corrosifs, même si cela relève de la théologie ancienne la plus traditionnelle. Les cognitivistes diraient qu'il lui change les *axiomes de pensées qui sapent les comportements*. Ici, c'est l'axiome de pensée qui est en jeu, non un développement théorique explicite chez Saül. Ce n'est pas uniquement par le son instrumental ou vocal, par la voix humaine, ni même par la parole, la conversation amicale d'un père et d'un fils, que la situation difficile du roi peut évoluer favorablement. Se nécessite un travail plus profond sur les concepts ou, plus exactement, sur les axiomes implicites du comportement. Tu te comportes, dit en somme David à son rival, comme si Dieu était dans tous les événements tel un destin aveugle. Ce n'est pas le cas. Mais, par contre, si c'est Dieu qui veut que tu me coupes la tête — car tout événement reste susceptible d'être voulu par Dieu, mais pas automatiquement —, alors j'offre ma tête. Mais si ce n'est pas Dieu ? Il y a le « si » qui introduit le doute, comme l'utilise l'esprit malin quand Jésus est tenté dans le désert : « Si tu es Fils ». Tout est dans le « si ». Quand on doute de sa dignité de fils (distinct de l'esclave), il y a tout qui s'effondre. C'est cela que veut le *diabole* face au messie. Et ici, d'une manière positive toutefois, ce que veut David, c'est mettre un doute dans la « théologie » primaire du roi. Il a une théologie vétuste, archaïque qui va avec le

personnage : tout d'un bloc, il n'y a pas de fissure chez ces structures paranoïaques. C'est un bloc bien fragile, mais c'est quand même un bloc. Ainsi, malgré l'assentiment dans le temps de cure, si l'on ose dire, la violence reprend : Saül n'en démord pas !

Donc les précédentes stratégies de cure échouent. Alors que va-t-il rester à David ? *La séparation*. C'est la cure par la séparation. C'est très important. Dans la Bible on remédie au mal par l'affrontement ou par la séparation. Dans le premier récit de la Genèse, la séparation est explicitement créatrice d'un monde nouveau. Quant à la jalousie d'Abraham et de Lot, quant à la concurrence entre les cousins qui se disputent les terres, les femmes, les troupeaux, c'est la solution de la séparation qui paraît un remède: « Si tu vas à gauche, j'irai à droite ; Si tu vas à droite, j'irai à gauche ». Cette stratégie est appliquée très fréquemment. Quand on souffre de ce genre de chose la séparation est parfois excellente ! On verra aussi la séparation entre Ésaü et Jacob, les deux frères ennemis qui se battaient déjà dans le sein de leur mère. La jalousie, c'est une vieille chose, comme toujours héritée, héréditaire : dès le sein de sa mère on est jaloux du frère ! La séparation, c'est le remède alors qu'Ésaü persiste à vouloir l'union après une réconciliation toujours fragile, on vient encore de le voir. Il y a toujours ce mythe : On va réussir, tu es mon frère bien-aimé, viens ! Très prudemment, Jacob le rusé —comme son nom l'indique — répond : « Non, j'ai des femmes, des enfants et des troupeaux ; je vais à mon pas, toi tu es un guerrier, fonce ». Mais on a compris. Il s'est dit : Il est bien maintenant, mais ça ne va pas durer. Donc, va. Il dit oui, d'accord. Finalement les frères se séparent et c'est la paix.

Ici c'est un peu la même chose : David s'en va loin de la portée de Saül, en terre étrangère, et il se vend à l'ennemi. Il va proposer ses services à un roi qui a besoin de mercenaires et il travaille pour ce roi étranger. David devient mercenaire, mais le bibliste prévenu en sa faveur rapporte que David s'est bien gardé de combattre ses propres frères. Il n'a combattu que les ennemis d'Israël qui était aussi les ennemis du roi pour lequel il travaillait, comme mercenaire.

Toute cette stratégie de la cure que j'appelle dans mon ouvrage d'un terme technique épicurien — « tétrapharmacon » —, celle des quatre remèdes fondamentaux, échoue bel et bien. Cela va se confirmer par une aggravation de la situation et nous conduire à l'entrevue avec la nécromancienne, la tentative ultime de solutionner l'angoisse par le geste mélancolique de l'évocation des morts. C'est le fameux *épisode de la nécromancienne*.

Quant à David, il s'est donc mis provisoirement au service de l'ennemi ; très souple, comme d'habitude, il change de camp, etc., il sauve sa peau et en même temps sa mission touchant son peuple et sa terre dont il aura finalement la charge effective. Bien sûr en Israël il faut d'abord assurer la sécurité du territoire . Pas de Jésus s'il n'y a pas d'armée d'Israël. Autrement, où serait passé ce peuple d'Israël ? Il aurait été dissous comme les autres peuples. A un moment donné, il faut assurer résolument la sécurité du corps et de son identité (*idem* et pas seulement *ipse*), autrement rien ne peut naître en fidélité. Nous voyons la politique de David qui est appliquée aujourd'hui de manière extrêmement cruelle, cela a toujours été ainsi. Ce n'est pas pour cela que c'est juste.

Mais revenons, pour conclure notre conférence, à l'épisode de la nécromancienne. Il est intéressant parce que là, ce n'est plus l'influence d'un Samuel vivant qui inspire Saül. On en rajoute dans la médiation — destructrice du lyrisme, de la vie intérieure, de l'autonomie royale — et dans l'angoisse littéraire. Nous allons étudier ce texte cet après-midi, mais il est d'ores et déjà assuré que la nécromancienne constitue la voix qui monte de la terre. C'est chthonien, ce n'est plus céleste, ce n'est plus quelque chose qui relève du logos et du vif, ni de la voix directe par la médiation de Samuel. C'est un Samuel décédé qu'on va faire monter de la terre : c'est la mort ineffable qui va parler, redire l'inéluctable, répéter le destin obscur. Le roi souffrant recherche cette répétition comme un alcoolique recherche sans cesse de nouvelles prises d'éthanol. Le côté régression va s'accroître, ce qui va provoquer le maternage du roi aux abois, désarmés ; la nécromancienne va lui donner à manger, le consoler, le remettre debout, sur le pied de guerre, car il fait la guerre. Mais tout cela échoue et ne pouvait qu'échouer. La conséquence finale de cet échec est la mort (non seulement personnelle, mais de toute une Maison), et la mort par suicide.

Donc Saül va se suicider. Bien sûr c'est un anachronisme car le mot suicide n'existe dans la langue française que depuis le XVIII^e siècle. C'est un néologisme anglais. D'ailleurs, dans le texte, il y a deux récits de la mort de Saül. Il y a un récit proprement suicidaire et un récit où il est dit qu'il a été assassiné par un des fils d'Amalek (même si c'est Saül qui lui demande d'accomplir ce geste, se faisant ainsi complice du mal). Ce fils d'Amalek est de la tribu du roi que Saül a épargné lorsqu'il faisait la guerre. Ce roi dont il a épargné la vie est

la symbolisation du mal épargné. Et quand on épargne le mal, il réapparaît. Il ne suffit pas de le laisser vivre : si l'on refuse — lâchement ou non — d'affronter le mal, la racine de sa souffrance, cela réapparaît sous d'autres formes ; et l'écrivain biblique fait réapparaître ce roi non-égorgé sous la forme de l'ennemi ultime. Comme le problème n'a pas été assumé par le roi, il va revenir : il va revenir sous la forme de ce guerrier et de ce vantard qui ose annoncer à David : c'est moi qui ai assassiné le roi. David le fera mettre à mort, malgré la bonne nouvelle (à vrai dire mauvaise pour la nation).

Ensuite, il y a encore un progrès dans la descente aux enfers de ce malheureux Saül. Les ennemis qui vont trouver le corps de Saül et de ses fils guerriers, succombés eux aussi, vont le découper en morceaux et le crucifier au rempart. Donc il n'aura même pas les honneurs du deuil, de la terre. On l'empêche même d'avoir le repos de la terre à laquelle il en avait appelé chez la nécromancienne : scène atroce où le corps de Saül est démembré et accroché au rempart et livré à la sauvagerie des oiseaux. Cette espèce de proximité avec l'animalité montre aussi ironiquement la question de la nature du pouvoir. Le roi se croit volontiers fils de Dieu — Pharaon ! Ce fantasme politique d'Israël, nous le retrouvons dans la figure du messie — toujours le fils pharaonique de Dieu, c'est la lignée. Alors ce fils qui se prenait pour fils de Dieu est maintenant complètement mis à portée de l'animal.

Ensuite se poursuivent les horreurs, car le corps de Saül n'est pas un corps individuel au sens moderne du terme. Le corps de Saül qu'on broie, c'est aussi les fils qui lui restent et qui n'étaient pas au combat. On les appelle les Saülides, les descendants de Saül qui peuvent prendre le pouvoir. David les fait exécuter immédiatement, tous sauf

un seul, car il avait promis à Saül de ne pas exécuter tous ses descendants. Il tient parole, mais il ne laisse vivre qu'un estropié, le petit-fils de Saül et fils de son ami Jonathan. Jonathan était marié et a eu un fils. Or, fils est tombé quand il était petit des mains d'une servante, il en est resté disgracié. C'est ce disgracié, descendant de Saül, totalement soumis à son successeur, auquel la Bible fait prononcer des discours le révélant pour ainsi dire masochiste ! Là, nous sommes vraiment à l'achèvement du récit. C'est tout ce qui reste de l'initiation du politique en Israël : un petit-fils estropié qui est assigné à résidence à la table de David ! Or ce petit-fils a déjà lui-même des enfants, donc il demeure dangereux. S'il ne peut pas prendre le pouvoir, ses enfants un jour vont le revendiquer. Donc David l'oblige à rester à sa table sous sa surveillance. Mais il prend consciemment un risque. Cela aussi, c'est dans sa nature — et un trait du messianisme qui sera prolongé par Jésus. Transformer l'ennemi en hôte.

Donc, voici quarante ans de règne. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le règne n'a pas été écourté par la tragédie. Du moins suivant les Actes des apôtres : il y est dit que Saül a assumé un règne complet en Israël. Ce qui est résumé par le chiffre conventionnel de quarante ans. Même pour le Nouveau Testament, Saül n'a pas été déchu de l'exercice du pouvoir. Sans doute Saül ne pouvait-il guère différencier sa personne de sa fonction royale : il se croyait roi, mais son attachement démesuré à sa fonction constituait également sa seule subjectivité, si on ose dire. La perdre, c'était se perdre avec son peuple, et perdre le choix initial de Dieu à son égard ! On pourrait donner aussi une interprétation très différente de cet identification à la fonction : sur le fond, Saül n'est plus roi, car il a été averti

de son rejet insondable par Dieu ; mais dans la réalité des événements empiriques, il est toujours soutenu par son peuple et lui-même continue à exercer la fonction. C'est dès lors une fonction sans intériorité, une fonction abstraite de roi qui le constitue désormais, avec le risque majeur de ce vide formel qui se prolonge.



- Jean-François NOEL : Merci d'avoir restitué avec passion ce texte. J'ai soupçonné que tu défendais assez Saül qui voulait mettre David à mort. Merci d'avoir donné l'intensité de ce texte. Je propose qu'on fasse une courte pause.

Débats

(...)

- Bernard FORTHOMME : Je voudrais donner justement une petite information à propos de la mère de Saül — peut-être à présent (dans le texte biblique actuel) la mère de Samuel — et la nécromancienne. Les exégètes ont bien remarqué que le nom du roi Saül est prononcé de manière très caractéristique dans le discours de la mère de Samuel lorsqu'elle souffrait d'être stérile et réclamait un enfant. La mère de Samuel est, comme presque toutes les femmes importantes de la Bible, frappée de stérilité. Je fais ici allusion au fameux cantique d'Anne. Ainsi, Anne demande un fils à Dieu : le mot « demander » apparaît très souvent, et donc la racine du verbe qui forme vraisemblablement le nom « Saül ». Alors du point de vue exégétique, ce texte qu'on attribue maintenant à la mère de Samuel, n'est-il pas, en fait, celui de la mère de Saül ? On aurait alors déplacé le problème. On ne veut pas que ça apparaisse en première ligne. Mais à l'origine de Saül, il y aurait bien une stérilité maternelle, une tristesse de la mère ; ensuite une demande insistante à Dieu, et enfin la promesse de consacrer entièrement son fils à Dieu. Que ce soit sous la forme de l'homme du culte ou sous la forme de roi, dans l'Antiquité cela revient quasi au même. Je veux dire : c'est Dieu qui prend la possession de la personne, soit par la fonction sacerdotale soit par l'onction royale. Il est très intéressant de voir que, au regard des textes, votre hypothèse de travail paraît très importante, d'autant plus que la mélancolie du fils serait, dans ce cas-là, enracinée dans celle de la mère. Le texte du cantique d'Anne commence par une tristesse profonde de la mère, à tel point qu'elle reste longtemps dans le sanctuaire et le prêtre

lui dit : « Qu'est-ce que tu restes là à cuver ton vin ? » A l'époque la spiritualité n'était pas la contemplation. Quand on voyait quelqu'un se prolonger dans le sanctuaire et murmurer, être triste en face du Seigneur, c'était considéré comme une ivresse et non une prière ! Alors elle dit : « Ne chasse pas ta servante ! » Elle est malheureuse, elle n'a pas d'enfant. Donc, c'est une profonde tristesse qu'elle est venue d'abord présenter au Temple. Ainsi tout semble bien commencer par la mélancolie de la mère. En outre, à l'autre bout de la chaîne, à la fin de la vie du roi Saül, c'est encore la figure d'une mère qui apparaît, d'une mère qui évoque les morts et non plus les vivants — il s'agit, bien entendu, de la nécromancienne. Aussi le destin de Saül apparaît-il situé entre deux mères mélancoliques (au sens large). C'est pour cela, lorsque vous dites que la jalousie n'est peut-être pas aussi centrale que cela, mais plutôt une conséquence de la mélancolie profonde, c'est profondément vrai. Mais il est de l'essence de la jalousie humaine d'être toujours dérivée et de supposer un champ de contamination favorable à sa virulence.

- Liliane PETIT : Que peut-on penser du fait que Dieu envoie un mauvais esprit ?

- Bernard FORTHOMME : C'est évidemment lié à la théologie archaïque dont on trouve des traces dans le premier Isaïe. Le bien et le mal sont dans la main de Dieu mais Dieu ne peut être identifier ni au bien ni au mal. Il est au-delà du bien et du mal dans la théologie ancienne. Et d'ailleurs on voit la difficulté : c'est qu'en fait David ne partage pas la théologie de celle dont est victime Saül : l'esprit mauvais qui vient de Dieu est parallèlement ou

simultanément l'esprit bon de Dieu qui va sur son adversaire ! Les deux mouvements — voire l'unique mouvement — relèvent d'une initiative divine. David conteste cette théologie. Ce n'est pas parce que *cela arrive* que ça vient directement de Dieu. Or, dans la théologie ancienne, que ce soit bon ou mal, tout vient de Dieu — même si le péché implique une dimension d'initiative singulière ou collective. C'est précisément cette théologie archaïque qui est mise en cause par le deuxième discours de David. Il dit : Tu es victime de ta théologie. Tu crois, parce que *ça arrive* — la persécution dont tu t'estimes victime — que ça vient de Dieu. Effectivement, dans une certaine mesure, il croit que sa souffrance mélancolique — si on peut parler ce langage-là qui est totalement étranger à la Bible — vient de Dieu, car elle est *disproportionnée* par rapport à ses actes effectifs, seraient-ils fautifs. Il croit que Dieu le condamne à cette mauvaise humeur, à ce vent mauvais, et à ce mauvais œil dont nous verrons l'importance.

(...)

- Henri MADELIN : C'est le problème de Saül. C'est le problème des sujets de Saül parce que c'est le thème de l'idolâtrie. Quand on est à la mort de Saül, en 31, cette page affreuse sur l'écuyer, etc. : « On ne touche pas au roi ! » Donc il y a un respect sacré du roi, comme dans toutes les sociétés. Nous n'avons pas encore parlé de la mort de Saül en I Samuel 31,8 :

⁸ Le lendemain, les Philistins vinrent pour dépouiller les victimes ; ils trouvèrent Saül et ses trois fils gisant sur le mont Gelboé. ⁹ Ils lui tranchèrent la tête et le dépouillèrent de ses armes. Ils les envoyèrent à la ronde dans le pays des Philistins, pour annoncer la nouvelle dans leurs temples et au peuple. ¹⁰ Ils déposèrent ses armes dans le temple d'Astarté ; quant à son corps, ils l'attachèrent au rempart de Bet-Shân.

J'ai dit que c'était l'idolâtrie qui était derrière, en fait c'est peut-être un jugement sur la royauté : les sujets qui ont vécu Saül comme un type tout puissant et qui est tué à la fin, et si Saül a cru à son rôle et qu'il a joué à Dieu... C'est la victoire

des philistins. Sous-entendu, c'est peut-être une fin idolâtrique qui montre qu'il y a quelque chose dans tout ce qu'on a cru qui est faux. La fin est tragique là, car c'est le triomphe du paganisme, du polythéisme. On s'est trompé. D'ailleurs, on s'est tellement trompé qu'on n'est pas loin de la suite tragique totale qui est l'exil. Toutes les institutions vont être détruites. Si on lit la fin du Deutéronome, c'est le « comme si mais pas encore » du père Beauchamp. Ils ont fait comme s'ils n'étaient pas encore arrivés au territoire promis, hors ils y sont ; et ils ont fait comme s'ils n'étaient pas encore complètement abîmés par l'ambiance païenne qui règne en territoire de Canaan : comme si / pas encore. C'est Moïse qui leur parle avant d'entrer dans la terre promise : « Vous allez être soumis à des grands dangers ». Il faut regarder la fin du livre : c'est terrible car c'est écrit à la fin de l'exil. Quand on vous interrogera : « Qu'est devenue cette grande nation qui était si forte ? Nous n'avons plus rien ! Nous avons tout perdu ! » Là on n'est pas loin du Christ. La période allant du troisième siècle à l'an zéro est une période formidable. Maintenant on prolonge aussi le livre de la Sagesse. Il se peut que le livre de la Sagesse ait été écrit dans les années cent, voire cinquante, tout proche de l'an zéro. Et c'est l'année où il n'y a plus rien ! Sur quoi la croyance repose-t-elle quand tout est perdu ? C'est incroyable !

- Bernard FORTHOMME : C'est ce que suggère S. Paul. C'est le grand silence qui est évoqué à la fin de l'épître aux Romains. Soudain, c'est la parole du Christ qui apparaît éclatante, mais sur ce fond de silence-là , même si l'on ne peut réduire à un « Dieu ne parle plus ». Mais on a tout perdu : la puissance, etc. Et S. Paul joue là-dessus pour mettre en relief la seule puissance de la grâce. C'est très conscient.

Bernard FORTHOMME

Saül et la nécromancienne

Dans votre réflexion nous avons de très nombreux éléments qui vont permettre de mettre en lumière cet épisode qui pourrait paraître macabre. La traduction retenue concernant l'épisode biblique de la nécromancienne parle du *spectre* évoqué par elle, ce qui pourrait induire en erreur. En réalité, lorsque Samuel est évoqué comme *revenant* montant de la terre, le terme hébreu utilisé est bien celui d'*elohim* (le même terme au pluriel qui est utilisé pour désigner Dieu). C'est bien un *elohim* qui vient de la terre et même du *sheol*, non des cieux ; cet esprit évoqué, monte depuis la mort et ne vient pas du côté des vivants. C'est un esprit des morts et non des vivants — signe majeur d'idolâtrie de confondre ainsi le dieu des morts et celui des vivants.

Ensuite, la nécromancienne n'est pas une diseuse de bonne aventure. D'ailleurs, c'est plutôt une diseuse de mal-aventure. Elle confirme la déchéance du roi, elle n'est pas là pour dire que tout va bien. Certes, il y aura le pain rituel, etc. qui va constituer effectivement le côté maternant de l'histoire.

Je voudrais avant tout revenir sur l'idée que, dans cet épisode de la nécromancienne, nous sommes en présence d'un roi aux abois, qui est dans l'angoisse car il est entouré par l'armée des Philistins ; il ne voit pas d'issue, il est dans l'impasse. L'écrivain biblique nous montre la continuation de la déchéance du roi. Au lieu de se sauver et de trouver remède à sa mélancolie, à son angoisse, il choisit une solution idolâtrique. Plusieurs indices montrent que

l'écrivain biblique n'est pas dupe : la scène se passe la nuit, car on ne consulte pas les morts en plein jour. C'est quelque chose qui reste dangereux, inquiétant, même dans les traditions anciennes, en d'autres sociétés, et que cela nécessite des protections particulières. Le lieu de la consultation est aussi important : nous sommes en territoire contrôlé par l'ennemi ; ce n'est pas en terre d'Israël directement. En tout cas , le lieu de la consultation n'est pas sous la domination des armées d'Israël, c'est un territoire qui est un terroir païen. Ce territoire porte un nom : *Eindor*. *Ein* en hébreu peut vouloir dire l'« œil », comme en arabe. Un des sens possibles de ce mot est aussi la « source », parce la source est l'œil de la terre. Ce n'est pas non plus un hasard . Ceux qui ont travaillé sur l'*envie* voient tout de suite le lien avec la question du regard et le mauvais œil (*in-vidia*). C'est le problème qui menace perpétuellement Saül.

Nous avons donc une situation bien mise en scène : c'est la nuit, en territoire étranger, où Saül se rend déguisé, et non comme roi ! Il n'est déjà plus roi... Certains versets condamnent par ailleurs (dans le corpus biblique) explicitement cette consultation comme étant la manifestation d'un comportement païen, idolâtre. Ce n'est pas dit explicitement dans le texte actuel, car le texte est habile. Il attribue à Saül lui-même une loi selon laquelle consulter les morts est interdit en Israël. Or, du point de vue historique on est raisonnablement assuré, d'après les données dont nous pouvons disposer, que cet édit n'a jamais été promulgué. Donc c'est manifestement une réécriture, une charge supplémentaire contre Saül, roi n'appliquant pas ses propres lois — ce qui est profondément contraire à l'image du roi véritable en Israël. Certes, la consultation des morts n'était pas approuvée,

mais la divination n'était pas considérée en soi comme péjorative . David l'utilise lorsqu'il interprète la voix des arbres, « le frémissement des micocouliers ». Il y a des divinations autorisées, neutres. Mais ce qui est toléré pour David ne semble décidément pas tolérable pour Saül. La nécromancie est sans doute une forme de divination considérée comme néfaste mais elle ne faisait pas l'objet d'une législation royale. Il ne faut donc pas fantasmer exagérément sur le fait que Saül enfreint lui-même sa propre loi. Par contre, la tension dramatique que le rédacteur donne à ce texte joue sur l'idée que le roi va enfreindre sa propre législation. C'est le propre des rois de ne pas respecter la loi. En Israël, par contre, le roi doit non seulement respecter la loi, mais il doit l'écrire *de sa propre main*. Il doit avoir assimiler la constitution lui-même. C'est donc un texte véritablement à charge, et en même temps, comme souvent dans la Bible, jamais univoque. Le texte ne veut pas simplement sanctionner Saül d'une manière unilatérale. On sent que le rédacteur continue d'éprouver une forme d'intérêt profond pour ce malheureux roi que, d'une certaine manière, il nous rend proche ! Certes, les accusations sont fortes et puissantes contre l'image de ce roi qui se dégrade au point de risquer sa vie, non pas dans un combat en plein jour, mais la nuit, masqué, en changeant de territoire. Il met en cause sa vie et donc la sécurité de son propre peuple qui risque de se trouver sans tête, pour éliminer son angoisse. La charge est profonde, mais en même temps on s'aperçoit qu'il y a quelque chose de plus fondamental et qui nous intrigue.

C'est très progressivement que le personnage, évoqué par la nécromancienne, passe de quelque chose d'assez anonyme tel qu'un vieillard avec un manteau, à une personnage haut en relief. C'est Saül qui le reconnaît, ce

n'est pas la nécromancienne ! Il le reconnaît à partir d'une amorce, qui joue le rôle de la boule de cristal : l'objet familier qui sert à évoquer le mort. Et ici l'objet familier du disparu, c'est le *manteau*, c'est le symbole de sa puissance. Dans un passage antérieur, le contentieux entre le pouvoir sacerdotal et le pouvoir royal s'est montré proche de l'acte de violence perpétré par Saül contre Samuel. Cet acte manqué s'est manifesté précisément par l'arrachage du manteau de Samuel. L'évocation du manteau apparaît comme l'amorce de l'objet du défunt disparu qui va permettre le déploiement de la *mémoire participative*, de la *mémoire mutuelle* entre Saül et la nécromancienne — au confluent de laquelle apparaît la figure douloureuse de Samuel, personnage important, connu par ailleurs par la nécromancienne. Ce n'est donc pas uniquement de la magie ou un artifice narratif qu'il faudrait prendre de manière purement métaphorique.

La fonction de la nécromancienne est aussi de participer à la mémoire souffrante de l'impétrant, celui qui vient la consulter. Grâce à l'amorce du manteau qui est le signe de la puissance qui revêt le prophète, revient au jour la déchirure de la douleur, le contentieux entre Samuel et Saül. Et en même temps, la nécromancienne ne peut que rappeler, redire au roi déchu la parole de condamnation déjà formulée par Samuel de son vivant — serait-ce pour ensuite le consoler. D'ailleurs, cette parole de condamnation elle-même n'est pas univoque. La prophétie de Samuel consiste seulement à dire : « Bientôt tu seras avec moi au Shéol ». Donc le prophète Samuel n'est pas dédouané, pour ainsi dire, il n'est pas en principe dans une position meilleure que Saül. Samuel est déchu en ses fils corrompus. Ce n'est donc pas simplement une condamnation unilatérale. Le destin sera commun entre le

prêtre et le roi, entre Samuel et ses fils, Saül et ses fils, mais aussi finalement entre eux et Israël. Le peuple d'Israël dans une certaine mesure est condamné, au même titre que la nécromancienne qui en représente la part obscure, l'ambiguïté de singularité radicale et d'ouverture sur les pratiques des autres peuples. Mais la nécromancienne elle-même est ménagée dans le récit qui nous occupe. Ce n'est pas la sorcière médiévale pas plus qu'elle n'est une figure romantique.

Quoi qu'il en soit, le destin de Saül, c'est véritablement un échec de tout un peuple et du choix qu'il a fait. Ce n'est pas seulement le drame de Saül face à Samuel. C'est le drame entre un roi désiré, un Demandé et Dieu ou celui qui parle en son nom — *Samuel*, dans une lecture philologique tenable signifie « celui dont le nom est dieu ». Ce n'est pas rien que de s'affronter, pour le premier roi, inaugurant l'autonomie politique, à celui dont « le nom est dieu ».

Il y a là un débat vraiment profond et, derrière cela, il y a aussi le fait qu'en Israël, à cette époque-là, on ne croit pas à l'au-delà. Il n'y a pas de résurrection à proprement parler. Tout le monde, saints ou assassins, termine au shéol. Donc, l'amorce de la mémoire participative, mutuelle, entre la nécromancienne et ce malheureux aux abois, se déploie à un moment donné où l'espérance n'existe pas à titre individuel ni même collectif : l'essentiel, c'est la fidélité à la loi sans espoir de survie meilleure pour le juste. Il faut tenir compte de cette atmosphère d'incertitude sur les fins, de cette incertitude majeure et générale touchant la destinée (contrairement au contexte égyptien !). Il ne s'agit donc pas de la peur d'un jugement *post mortem*. L'essentiel n'est pas l'immortalité, mais de diriger sa vie ou celle de son peuple conformément à la loi. La rationalité politique s'affronte

sans cesse à cette conformité à une loi inspirée par un législateur, des prophètes.

Dès que la nécromancienne parle d'un manteau et de vieillard, le texte fait dire à Saül : « C'est Samuel ». Ce n'est pas simplement la nécromancienne qui évoque quelque chose, mais il y a véritablement un travail du côté de Saül lui-même qui détermine nominalement le signal de la *mutualisation de la mémoire* vivante. Le philosophe Gabriel Marcel, qui croyait à la nécromancie, donne dans son *Journal métaphysique* une justification philosophique, phénoménologique, en disant que la nécromancienne ne nous donne pas des *renseignements* sur Samuel. Une mémoire vivante n'est pas une collection de renseignements ! Elle rejoint quelqu'un (Samuel) au *confluent* de la mémoire royale (saülienne). Ce qu'elle dit est dérisoire, elle parle d'un vieillard qui porte un manteau tout en répétant la condamnation dont Saül est informé depuis longtemps. Il n'y a pas de contenu nouveau dans ce qu'elle dit. C'est la manière dont elle le dit qui est intéressant. Dans le contexte qui est celui de l'évocation des morts, sa portée dramatique est chargée normalement d'ouvrir l'avenir. Dès le départ le texte dit que c'est pour ouvrir un *avenir*. Les politiques sont angoissés par la question de la durée, de la conservation de leur pouvoir et de l'issue des conflits. Mitterrand avait Élisabeth Tessier pour astrologue afin d'éliminer ses angoisses. Le président U.S., R. Reagan, avait un astrologue français qui prenait l'avion uniquement pour lui donner la consultation, ainsi qu'à son épouse.

Bref, le contenu qui est donné à entendre par la nécromancienne est moins important que la mémoire vive de celle qui parle : c'est une femme qui prend la voix d'un prophète ! Le phénomène n'est pas étranger en Israël. Il y a

des prophètes féminins mais, dans ce contexte-là, c'est totalement péjoratif. Il y a un redoublement de la médiation, il y a absence de vie spirituelle au sens lyrique. Autrement dit, l'absence de la prière chez Saül s'aggrave, car non seulement il a besoin de Samuel pour s'adresser à Dieu, mais il a aussi besoin d'une femme qui le met en relation avec Samuel qui est décédé. Il ne parvient pas à faire le deuil de la médiation prophétique ou sacerdotale. Il n'accepte pas que celui qu'il a évincé – Samuel – soit mort, car Dieu se tait. Et il n'a été remplacé par rien d'autorisé. La divination autorisée ne fonctionne pas. Dieu reste silencieux. Le seul moyen qui reste : écouter ce qui vient de la terre, des anfractuosités profondes du sol. Peu importe que ce soit dans une grotte, qu'il y ait des fumigations ou non. L'important n'est pas le ciel, ni la place symbolique, ni la parole claire et directe dont va bénéficier David. L'important ici est une parole obscure qui se murmure de nuit, avec des masques (la mélancolie est un monde de masques, et de masques sous les masques !). Saül aborde la nécromancienne masqué, signe de dégradation profonde de la royauté qui est obligée de se cacher, de consulter des esprits des morts, etc. Néanmoins, c'est bel et bien, dans une certaine mesure, tout Israël qui, dans la personne du roi, consulte l'infâme. C'est tout Israël qui est angoissé, pas seulement le roi. C'est dans une certaine mesure tout Israël que cette femme va reconforter par le repas. Certains spécialistes disent que c'est un repas rituel. Toutefois, d'après les textes et les rituels dont on dispose sur la nécromancie, ce repas se passe comme préparation à l'évocation des morts et non pas après. Toujours est-il que le roi Saül s'affirme comme quelqu'un de rigide : donc il applique strictement le jeûne rituel de la guerre – il est en pleine guerre et il a juste fait une incursion en territoire

ennemi. Il n'a pas mangé, et la nécromancienne le sait. Sa faiblesse n'est pas simplement une faiblesse psychique, ce n'est pas uniquement un problème de rigidité caractérielle. C'est aussi un fait qui est lié à la loi.

Mais dans la scène dramatique, il y a aussi, pour ainsi dire, une double rupture à la loi : l'interdiction de consulter une nécromancienne et la rupture du jeûne. C'est évidemment catastrophique. C'est d'ailleurs pour cela que Saül refuse de manger. Son entourage le convie à cette extrémité de se laisser mater par une femme obscure. En se faisant mater, il rompt la loi du jeûne pour la guerre de YHWH : c'est YHWH qui fait la guerre. C'est YHWH et ce n'est plus seulement YHWH. Il y a quelque chose de neuf désormais dans la théologie de la guerre, même si le roi Saül révèle surtout un contentieux cruel entre le ciel et la terre : contentieux qui ne trouvera une forme de résolution « politique » que chez David et, plus tard, chez Celui qui, d'une certaine manière, s'y rattache et s'en réclame.

En terminant, il faut admirer cette attitude biblique qui consiste à maintenir un noyau dur de la nuit à l'aube du politique en Israël, et de ne pas en faire un âge d'or. Ce qui laisse une ouverture à autre chose, dès l'origine. L'origine n'est pas l'origine, mais une aventure problématique. Ni la raison politique (qui fait office de la critique philosophique, si étrangère à Israël), ni la loi inspirée, prophétique, ni le roi, ni le législateur (mosaïque par excellence), ne peuvent épuiser, dans leur dialectique, l'énigme du pouvoir — surtout s'il est messianique ou christologique.



- Jean-François NOEL : En appui de ce que tu viens de dire au sujet des micocouliers. C'est dans le deuxième livre de Samuel, chapitre 5 verset 24 :

¹⁸ Les Philistins arrivèrent et se déployèrent dans le val des Rephaïm. ¹⁹ Alors David consulta Yahvé : "Monterais-je contre les Philistins ? Les livreras-tu entre mes mains ?" Yahvé dit à David : "Monte ! Oui, je livrerai sûrement les Philistins entre tes mains." ²⁰ David arriva à Baal-Peraçim et là David les battit. Et il dit : "Yahvé m'a ouvert une brèche chez mes ennemis comme une brèche faite par les eaux." C'est pourquoi on appela cet endroit Baal-Peraçim. ²¹ Ils avaient abandonné là leurs idoles ; David et ses hommes les emportèrent. ²² Les Philistins montèrent de nouveau et se déployèrent dans le val des Rephaïm. ²³ David consulta Yahvé, et celui-ci répondit : "Ne les attaque pas en face, tourne-les par derrière et arrive sur eux du côté des micocouliers. ²⁴ Quand tu entendras un bruit de pas à la cime des micocouliers, alors dépêche-toi : c'est que Yahvé sort devant toi pour battre l'armée philistine." ²⁵ David fit comme Yahvé lui avait ordonné et il battit les Philistins depuis Géba jusqu'à l'entrée de Gézer.

- Henri MADELIN : Pour Dieu, c'est une lumière qui l'indique mais on ne le voit pas. Le concept enferme dès que se fait la théologie de Dieu. On ne peut pas dire : c'est dieu ! « Si on vous dit que je suis ici ou là, n'en croyez rien, etc. ». J'appellerais cela des idoles.

- Bernard FORTHOMME : A propos de la traduction de la Bible de Jérusalem, je voudrais préciser qu'elle peut nous induire en erreur à propos de la question de l'idolâtrie parce que l'écrivain hébreu emploie le terme de « elohim » à propos de l'esprit évoqué par la nécromancienne et qui monte de la terre. Effectivement, la question de l'esprit qui monte de la terre a une connotation directement religieuse parce que c'est le nom même de Dieu dans la tradition élohiste. Le problème, précisément, c'est qu'il ne s'agit pas de Dieu. Samuel porte ce nom et il apparaît comme un *elohim* à la nécromancienne. Aux yeux de l'écrivain qui rédige ce texte il y a une charge directe : le Dieu vivant et vrai est

le dieu des vivants et non des morts. Et là, on confond *Elohim*, le Dieu des vivants, avec un esprit qui monte de la terre — c'est extrêmement grave. Certes, encore une fois, la charge n'est pas unilatérale. La mélancolie du dernier Saül, son passage de la paranoïa à la mélancolie, ou le passage de la mélancolie latente à la mélancolie dominante, est celle d'un héros d'Israël, d'une grande figure tragique, non d'un malade, et encore moins d'un hospitalisé.

- Par contre, quand on a lu tout le récit, on sent que la condamnation est terrible. Il y a quand même une forme de dégradation par rapport au combat antérieur de Saül. En même temps ce n'est pas encore le point final, c'est l'oïnt du Seigneur et il va le rester. Jusqu'au bout il mènera sa tâche et, en quelque sorte, il trouvera une forme de rédemption en Esther (la Benjaminite), et surtout en S. Paul (qui porte le même nom que lui, Saül de Tarse !). Bref, Saül retournera au combat et il mourra honorablement, d'où le fameux poème qu'on a lu, l'élégie. C'est bien le sceau de la dignité finale de Saül en tant qu'oïnt du Seigneur ; non en tant qu'individu qui s'est dégradé au point de confondre *Elohim*, le Dieu des vivants et *elohim*, un esprit sorti des morts. En outre, il reste une ambiguïté quand la nécromancienne dit : « Je vois un *elohim* qui sort de la terre » ? Saül ne dit pas : « c'est Dieu » mais il dit : « c'est Samuel », autrement dit : « celui dont le nom est dieu ». L'écrivain hébraïque joue sur les termes parce que l'« *elohim* » en question n'est pas « *Elohim* », c'est *Sham-ou-el*. C'est Saül qui fait le travail de traduction de la vaticination et qui met un nom et un sceau sur ce mystérieux *El* : « Ce n'est pas Dieu, c'est Samuel ». Et comme Saül n'a aucune expérience de Dieu autre que celle qu'il a par

l'intermédiaire de Samuel, dire : « c'est Samuel » revient pour lui à dire : c'est celui qui porte le nom de son Dieu à lui ! Ce n'est jamais : « mon Dieu », c'est toujours le Dieu de l'autre. Dans ce sens-là, il y a une connotation fondamentale. Mais il meurt en héros d'Israël et, dans une certaine mesure, il a compris tout de même sa mission de prince, de guerrier choisi, même si c'est un échec final. Après le démembrement du roi, la crucifixion, etc., il y aura néanmoins des membres du peuple d'Israël pour venir décrocher ce premier Christ, en risquant leur vie. Ce qui va lui assurer la dignité de quelqu'un qui n'est pas livré aux bêtes sauvages. Enterrer un mort, c'est l'humaniser face au risque de bestialité. C'est aussi apaiser les passions et la mémoire ! C'est guérir la blessure de la mémoire sociale !

- Henri MADELIN : C'est un élément grec terrible. Que fait-on des corps en dehors de la cité ? Ce sont des tragédies grecques. Ce sont des héros après la mort.

- Bernard FORTHOMME : Nous en venons à Antigone. Mais là, Saül est enterré noblement.

- Gérard BONNET : Pour revenir au peuple dans l'aspect tragique, la rencontre avec la nécromancienne est le destin du mélancolique arrivant à son terme. Cette rencontre avec la mère primitive qui va lui donner à manger, qui va le restaurer dans l'aspect primitif des désirs, c'est la faim. C'est le destin du mélancolique qui meurt et qui fait mourir toute sa famille avec lui. Il y a un côté extrêmement triste, suicidaire. Je repense alors à Othello dont la fin est terrible. Ce personnage qui n'a pas réussi à vaincre sa jalousie malade, et donc aussi la mélancolie d'un pouvoir où lui seul a essayé de s'imposer. Il meurt à la fin avec celle qu'il aime le plus. C'est horrible comme destin si on l'entend au niveau direct. Il y a une jouissance aussi infinie puisque c'est la jouissance de retrouver l'origine dans ce qu'elle a de plus insaisissable.

Il y a à la fois ce que vous dites au niveau politique : un héros qui va avoir des honneurs, qui va s'en sortir, mais pour l'analyste qui essaie d'entendre le message de l'inconscient il y a là quelque chose que seule la tragédie puisse restituer.

- Nicole JEAMMET : Avec Othello il y a Iago alors que là, il n'y est pas. Iago va manipuler Othello et c'est lui qui est le maître d'œuvre de toutes les histoires.

- Gérard BONNET : Iago est une personnification.

- Bernard FORTHOMME : C'est peut-être Dieu ?

- M. GUILARD : Il y a des différences fondamentales. Saül vient parler avec la nécromancienne, l'angoisse est déjà diminuée et va encore diminuer. Don Juan vient voir le commandeur en provocateur.

- Marie BRUNO : Il me semble que l'être humain se transforme en idole lorsqu'il est victime d'un fantasme inconscient qui fait qu'il se prend pour l'origine ou la source de la vie au lieu de la recevoir. Cela me fait associer avec une phrase de St Jean : « Malheureux êtes-vous qui tirez votre gloire les uns des autres et de la gloire qui vient de Dieu seul n'avez nul souci ». Ainsi la phrase de Jérémie : « Malheureux êtes-vous qui dédaignez la source d'eau vive et qui faites des citernes qui ne tiennent pas l'eau ».

- Henri MADELIN : Si vous voulez des grandes lectures théologiques des idoles dans le monde, c'est le premier chapitre des Romains. Quand Saint Paul démarre sur la description du monde qui est devant lui, il parle des détraquements du monde. Pour lui c'est la description de l'idolâtrie du monde. C'est terrible !

- Madeleine MENTENSON : Qui est Salomon ? Je me demande si après tout ce que nous avons dit nous l'avons trouvé. Il me semble qu'il y a une sorte de crise identitaire qui m'apparaît du côté du peuple qui demande un roi. Il se cherche à ce moment-là. Leur réponse est dans la toute-puissance. Il y a ce jeune homme qui cherche une ânesse. On a parlé de cette recherche des ânesses dans la toute puissance là-aussi. Que cherche ce jeune homme : Est-ce qu'il cherche l'objet perdu ? Il est mené aussi par tout ce transgénérationnel qu'on a évoqué, le conscient ou l'inconscient. Il est tellement bas qu'à un moment on le perd dans les bagages. Et la traduction de Chouraqui ne dit pas « bagages » mais « objet ». Alors s'il est objet, où est sujet ?

- Philippe GUTTON : Dans l'interprétation d'un Saül mélancolique que fait Gérard, l'objet perdu se transforme en objet beaucoup plus gave.

- Gérard BONNET : C'est en ce sens qu'il y a vraiment une antinomie entre David et Saül qui lui se sert des objets pour tuer Goliath. Il sait mettre un objet tiers, les petits cailloux, pour tuer l'autre. On pourrait presque dire que cette scène intime de Saül est à l'envers du pouvoir de David avec Goliath. D'un côté il y a ce pouvoir victorieux et de l'autre cette difficulté à sortir de cet état.

- Bernard FORTHOMME : Il y a un bémol à mettre à la réduction de Saül au régime du mélancolique. Sa grandeur tragique vient justement du fait qu'il n'est pas simplement un mélancolique. Tout en étant mélancolique, il reste élu de Dieu. Il n'est donc pas simplement du côté de l'objet. Il est formé par le choix de Dieu. C'est un problème de rapport entre libertés, même s'il n'a pas de vie intérieure. La tension tragique nous apparaît digne de la tragédie grecque parce que le héros malheureux n'est pas simplement un malade ni même un grand mélancolique au sens de la Renaissance ou de la figure baroque d'un R. Burton. C'est parce qu'il est à la fois mélancolique et l'élu de Dieu. Initialement il est découvert par Samuel parmi les bagages — littéralement : les objets — d'où on vient l'en tirer pour le oindre, le faire roi. Et malgré sa modestie (liée à la mémoire blessée de sa tribu, nous l'avons souligné), il est obligé, parce qu'il est élu, de se retirer du monde des bagages, du régime des objets, de tendre vers le sujet. Il ne sera plus réduit au monde de l'hétérogénéité. Dans la tension tragique – c'est une loi propre à la tragédie grecque – il n'est jamais question simplement de la psychologie du caractère ou de la personnalité. Le drame reste le fait des rois, des prêtres, des guerriers, des personnages élevés ; il implique quelque chose qui relève de la grandeur. Il faut une certaine grandeur pour qu'il y ait une tension proprement tragique, sinon c'est de la simple clinique.

- Gérard BONNET : Ce n'est pas pour cela que ceux qui souffrent de mélancolie ne sont pas des personnages tragiques ! Le problème est qu'il y a cette tension et s'il y a un sujet c'est parce qu'il n'est ni d'un côté ni de l'autre. S'il y a un sujet de discours qui a donné lieu à toute cette parole, dans la Bible, quelle que soit l'authenticité, il y a un sujet au départ. Il est là, et il est ni d'un côté ni de l'autre. L'important est de rendre la parole au sujet.

- Jacques MENTENSON : Qui est ce dieu qui apparaît comme vexé parce que le peuple est infidèle et qui choisit cet élu de Dieu ? Il est quand étonnant ce dieu qui l'a fait sortir d'Égypte et lui donne une mission. Lorsqu'il est confronté à la naissance du peuple en tant que sujet de l'histoire, ce dieu choisit quelqu'un qui très vite ne sera pas à la hauteur. Tout se passe comme si dieu désavouait son propre choix en envoyant un esprit mauvais à Saül.

- Philippe GUTTON : Quand Gérard a utilisé le mot « mélancolie » nous n'étions pas dans la psychiatrie. Il a utilisé ce terme sans faire référence aux patients mélancoliques tels qu'il a l'occasion de suivre. Nous sommes dans un cheminement symbolique. Mais vous dites : « Il est quand même l'élu ». Mais justement, le mélancolique est l'élu. La position dépressive est l'objet perdu. Ce qui arrive au mélancolique c'est qu'il croit être l'objet perdu justement. Et s'il croit être l'objet perdu, c'est-à-dire l'objet maternel primaire, c'est justement qu'il est élu. C'est bien pour cela que nous avons beaucoup de mal à soigner tous les mélancoliques que nous recevons. Le mélancolique est dans une position de jouissance d'élu dans sa souffrance.

- Bernard FORTHOMME : Mais la Bible dit par qui. Ce n'est pas par l'*elohim* qu'il monte, c'est par le Dieu des vivants et non des morts. Cela fait toute la différence parce que le mélancolique est élu mais par l'*elohim* qui vient de la terre ou du sheol, de la maison des morts. C'est l'homme du sous-terrain, lourd, grave, plombé.

- Philippe GUTTON : Il faudrait rentrer davantage dans ce qu'est la mélancolie. Il est dans cette position d'élu, dans cette forme de représentant de l'objet maternel perdu, jamais retrouvé. Et qui l'a mis dans cette place, cet objet ? Qui l'a élu ? C'est un grand débat. Est-ce que par hasard ce ne serait pas ce père, très lointain, qui l'aurait justement choisi là ? Donc nous ne sommes pas dans le raisonnement de la terre. Nous arrivons

dans un élément très profond de la théorie qui serait quelque chose du côté du père le plus archaïque. Une phrase a été dite ce matin : « Le roi, c'est le moi ». Nous sommes tous élu, nous sommes tous roi. Bien entendu, nous sommes tous Saül. Cette discussion nous concerne tous dans notre grande royauté.

Gérard BONNET : Cette dualité de l'homme de pouvoir, même le moi vit cette dualité : On est bien obligé de jouer un rôle, un personnage, sinon on ne peut pas exister. Si on n'a pas été élu quelque part, on ne peut pas croire à cette position sociale. En même temps, si on n'est pas constamment en train de la critiquer de l'intérieur en étant à l'écoute de nos pulsions primaires, cette espèce de démission qu'il y a en nous, ce n'est pas vivable. L'analyse est pour cela une école fantastique car elle est constamment en train de nous déstabiliser de nos servitudes, de notre moi tout puissant. Mais si on ne l'avait pas, on ne pourrait pas s'en sortir. Ce qui est intéressant chez Saül, c'est de porter les deux. Il y a le côté politique et le côté plus intime et le sujet est quelqu'un qui se faufile entre les deux.

- Françoise DECLERCQ : Je me suis souvenue d'une pensée de Pascal : « L'homme est un roi et un roi dépossédé ».

- Henri MADELIN : Il se peut que Saül ne soit écrit que pour montrer la qualité extraordinaire de David. Il sert de faire-valoir de David. Il faut expliquer pourquoi le Christ est le fils de David et non le fils de Saül. Salomon rend le triomphe dans les nations. Dans un tableau, il s'arrête dans un bois sacré qui mène à Jérusalem et sur le passage : la reine de Sabah. Trois générations ont atteint ce qu'ils ont demandé : être comme tout le monde et c'est là que ça se détraque complètement.

- Bernard FORTHOMME : En même temps Saül porte le premier le titre de messie. C'est très important pour la christologie, car non seulement la figure de Saül (très reconstruite) introduit quelque chose de neuf au niveau politique, mais il s'agit de celui qui porte le premier le titre de « messiah ». Et dans ce sens-là, Jésus, même s'il est le fils de David, porte un titre qui a d'abord été attribué au père de David au sens symbolique, c'est-à-dire par Saül. Mon travail a été une forme de réhabilitation de Saül parce que l'historiographie telle qu'on la lit aujourd'hui est une réécriture partisane des historiens du Sud à propos d'un roi vaincu du Nord. Après la chute de Samarie, les archives ont été rapatriées en Juda. Ce sont les vainqueurs – tout

provisoires, avant que les Babyloniens ne mettent fin aussi au royaume de Juda – qui ont réécrit l’histoire et qui ont fait franchement une propagande prodauidique et anti-saülienne. Elle ne se justifie pas au regard de l’histoire. Les écrivains eux-mêmes montrent à quel point David est, au point de vue des défauts, très supérieur à Saül !

- Henri MADELIN : Voilà pourquoi la lecture théologique de l’histoire ne marche pas.

- Jean-François NOEL : Je n’ai plus qu’à vous remercier pour l’intelligence et la qualité de vos propos. Je vous donne rendez-vous le 20 novembre.

